

Ce fut le tour de Lovel de paraître embarrassé et déconfit. L'antiquaire s'en aperçut également.

« Ne vous inquiétez pas de ce que conte ce vieux scélérat, s'écria-t-il ; il peut dire et inventer ce qu'il voudra, il n'arrivera point à détruire l'estime que j'ai pour vous, malgré votre profession ; je n'ai pas de préjugés, Dieu merci ! D'ailleurs, la carrière du théâtre a de tout temps conduit aux honneurs. »

Lovel n'entendait point ce que disait M. Oldbuck ; il était tout entier à se demander comment ce vieux mendiant, qui continuait à le regarder d'un air malicieux, avait pu pénétrer son secret. Décidé à ne point ébruiter ses affaires, il mit la main à sa poche et fit une offrande proportionnée à l'importance qu'il attachait à la discrétion du nouveau venu. Ce dernier comprit fort bien.

« Soyez tranquille, Monsieur, dit-il en glissant la pièce dans une vieille bourse, je ne suis point bavard ; mais prenez garde, il y a d'autres yeux que les miens. » Cela fut dit à voix basse, et pour Lovel tout seul. Puis le mendiant, s'adressant alors au savant, lui dit : « Je passe par le presbytère ; si Votre Honneur veut me charger de quelque commission, je la ferai avec plaisir ; ou bien avez-vous quelque message pour sir Arthur ? J'irai ce soir au château de Knockwinnock. »

L'antiquaire parut sortir d'un songe ; il ne put cacher son dépit, et pourtant il sentait la nécessité d'être prudent.

« Va-t'en à Monkarns d'abord, on t'y donnera à dîner ; et si tu passes par le presbytère ou le château, tu n'as pas besoin d'y raconter ta sottise. »

Et comme l'avait fait Lovel déjà, il jeta son offrande au vieux mendiant.

« Non, non, disait Edie, satisfait sans doute de sa géné-